

Journaliste vedette de la télévision française, psychanalyste et... prêtre, Daniel Duigou a une vie bien remplie. Alors qu'il est aujourd'hui curé de la paroisse Saint-Merry, au cœur de Paris, il écrit une lettre ouverte au pape, qu'il a rencontré avec un certain Mgr Gaillot...

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Daniel DUIGOU

« UN JOUR, JE SERAI PRÊTRE »

– **Vous publiez une lettre ouverte au pape ». La presse y a souligné votre prise de position en faveur de l'ordination de prêtres mariés. Mais cela n'y occupe que quelques lignes...**

– C'est venu du journal *Le Parisien* qui avait titré : « Daniel Duigou demande l'ordination des hommes mariés. » Je pense que, si des journalistes ont choisi cet angle, il doit vraiment signifier quelque chose. Il veut dire que l'Église est regardée, interrogée dans sa modernité, notamment à partir de ce marqueur-là. Pour l'opinion publique, l'ordination d'hommes mariés serait significative d'une modernité. Cela doit alerter l'épiscopat et les responsables de l'Église, au lieu de les entendre dire, comme souvent, que les journalistes ne veulent faire que du sensationnel. Plutôt que d'être à l'écoute et d'essayer de repérer tous les signes de la modernité, certains préfèrent plutôt s'opposer et se retrancher. Jusqu'à estimer que la presse réagit ainsi parce qu'elle est contre l'Église. Pas du tout ! Les journalistes font leur boulot. Il faut s'interroger au lieu de rejeter, en allant parfois jusqu'à accuser les médias.

– **Vous pouvez vous permettre de prendre le parti des journalistes en raison de votre parcours de vie...**

– Effectivement, je me considère d'abord comme un journaliste. L'Église a du mal à accepter qu'elle n'a plus le monopole de la communication. Comme d'autres institutions, elle voudrait tout contrôler. La presse s'avère alors gênante. Mais elle devrait être la première, dans le cadre de la modernité, à défendre la liberté des journalistes et de la presse. À l'époque d'internet, le journaliste est plus que jamais nécessaire, parce que sa fonction est de vérifier.

– **Cette réflexion sur le journalisme et l'Église constitue une bonne entrée en matière pour comprendre votre parcours. Comment tout cela a-t-il commencé ?**

– Je suis né en 1948 à Paris, dans une famille très modeste, plutôt en difficulté. À onze-douze ans, au catéchisme, je rencontre un prêtre qui me servira de substitut de père. Avec une dame qui, elle aussi, s'occupait du catéchisme, ils ont été pour moi des modèles. Dans leur façon de se comporter avec moi, je peux dire qu'ils m'ont sauvé. Tant et si bien que je me promets alors que, moi aussi, un jour, je serai prêtre, pour pouvoir être pour d'autres ce que ces personnes ont été pour moi. Cette promesse structurera toute ma vie.

– **Mais vous ne l'avez tenue que sur le tard...**

– En 1968, j'ai vingt ans. Ma paroisse m'encourage à entrer au séminaire, mais moi, je suis à la fac de Nanterre où je fais ma première année de droit et de sciences économiques. Je suis passionné par les événements. Regardant la télévision, je découvre la différence entre le compte-rendu

qui y est fait des journées à Nanterre et ce que j'y vis. Je comprends que, pour qu'existe une information, il faut un journaliste. Et que celui-ci donne un sens à l'événement, selon la manière dont il en parle. Il n'y a donc pas de vérité en soi, mais une succession de témoignages et d'interprétations.

– **Le virus du journalisme s'empare alors de vous...**

– ...et l'idée d'entrer au séminaire commence à me faire peur. C'est dans ce monde qui m'entoure, en pleine agitation, que j'ai envie d'être prêtre. Et j'ai l'impression que le séminaire va m'en faire sortir... Une fois embarqué dans la vie universitaire, je n'aurai plus envie de retourner au séminaire. Je veux être journaliste. Pour mieux connaître le monde et aller dans ses coulisses. Car le journaliste est celui qui passe derrière l'apparence des choses. Il aide le public à comprendre le sens de l'information et permet ainsi à la société de choisir son avenir. Je suis aussi à l'époque responsable national de la JEC, la Jeunesse Étudiante Chrétienne. Son ancien chef, journaliste à France-Inter, me propose d'y accomplir un stage. Des tas de circonstances heureuses feront que j'y serai embauché. Très vite, je rencontrerai Patrice Duhamel, qui me proposera d'entrer à la télévision. Comme quoi, dans la vie, on ne peut pas prévoir ce qu'on va devenir, le parcours se faisant par une succession de hasards, qui ne sont peut-être pas complètement des hasards.

« L'intelligence de Dieu s'articule dans l'intelligence du monde. »

– **Des hasards ? Ou le souffle de l'Esprit ?**

– J'ai du mal avec certains mots, certains concepts théologiques qui semblent sortis du Moyen Âge et sont aujourd'hui à réexpliquer. Notamment avec le Saint-Esprit. Comme avec les mots « péché » ou « miséricorde ». Ils n'appartiennent plus au langage actuel. Les utiliser peut amener à penser que vous êtes dans une secte. Au lieu d'Esprit saint, je parle de l'intelligence de la vie qui passe par l'intelligence de l'amour. Cette intelligence-là nous est soufflée à travers l'expérience que l'on fait de la réalité. Au fur et à mesure des obstacles, des difficultés, des événements heureux ou malheureux, une certaine intelligence se dégage. À nous d'être, ou de ne pas être, à son écoute. Ce qui m'intéressait était de vivre la réalité. Au fur et à mesure que je me suis affronté aux étapes de ma vie, j'ai été amené à réinventer la suite. En mettant à chaque fois le projet sur la table.

– **Revenons-en à votre carrière de journaliste...**

– Je serai journaliste sur TF1 jusqu'à sa privatisation en 1987, puis présentateur sur la Deux. Ma carrière se terminera en tant que médiateur de France 2. Parallèlement je

fais une analyse, je passe un diplôme de psychologue-clinicien, et je débute une carrière de psychologue-psychanalyste. Je vais passer vingt-cinq ans dans les hôpitaux. Tout en n'abandonnant jamais l'idée qu'un jour, je serai prêtre. Car le Dieu de la Bible n'est pas extérieur au monde. Il est celui qui se laisse découvrir dans la réalité. Aller vers Dieu n'est pas fuir le monde, mais assumer le fait d'être un être humain.

– Présentateur du JT, on se sent un peu vedette ?

– On a des privilèges exorbitants. Ce qui rend très difficile le fait d'arrêter, parce que vous devenez une image et que vous ne faites plus de différence entre l'image et ce que vous êtes. Le jour où votre image n'est plus diffusée, vous avez l'impression de ne plus exister. Personnellement, j'ai vécu ces moments différemment. Cela m'a sauvé, parce que je me suis construit en grande partie tout seul, en ménageant entre moi et les autres une vraie distance, qui aurait pu m'enfermer dans un isolement destructeur. Mais, au contraire, j'en ai profité.

– Vous avez choisi de marquer la distance...

– Ce n'est pas un hasard si, à soixante ans, je choisirai de partir vivre en ermite. J'ai toujours gardé une distance. Depuis le lycée, je faisais des retraites à l'abbaye de St-Benoît-sur-Loire. Adulte, j'y retournerai régulièrement pour me réaffirmer à moi-même ma vocation. Comme j'avais un projet, je ne me suis pas perdu.

– Mais ce projet a mis du temps à mûrir...

– À chaque fois, je le remettait à plus tard. Car être journaliste procure un plaisir fou. Mais un jour, à St-Benoît-sur-Loire, je me suis dit : « Sois honnête. Tu es dans la quarantaine. Tu t'es toujours promis de devenir prêtre un jour. Est-ce que tu le veux ou pas ? Si c'est oui, c'est maintenant. » Ce jour-là, j'ai décidé de faire la démarche.

– Et cela s'est passé comment ?

– Un soir, alors que je prépare la présentation du dernier journal, je regarde *Apostrophes*. Bernard Pivot interviewe Jacques Gaillot, l'évêque d'Évreux. Dans ses réponses, Gaillot ne parle jamais de Dieu, mais du sort des hommes, et notamment des Palestiniens. Je suis conquis : il parle de Dieu en parlant des hommes ! Je dois m'adresser à cet évêque-là. Je lui dis assez rapidement pourquoi je me suis tourné vers lui. Il me répond : « J'ai besoin d'un gars comme toi. Il faut que l'Église s'appuie sur des gens qui ont déjà une expérience de la vie. » Et il ajoute : « Ta vie vaut séminaire. Je ne vais pas te faire faire une formation, avec tout ce que tu vis déjà. » Il m'a ouvert la porte au sacerdoce. Lorsqu'il a été évincé, Jacques Noyer, évêque d'Amiens, a repris la suite. Toute ma vie a été faite de rencontres comme celles-là, qui rendent possibles les choses impossibles. Noyer décidera de m'ordonner. Pas pour être prêtre en paroisse, mais pour que je reste journaliste à la télévision et psy à l'hôpital. Pour montrer que, à travers le prêtre, l'Église est pleinement solidaire des hommes.

– Vous êtes devenu prêtre « comme ça », sans formation ?

– J'avais toujours été passionné par la théologie et l'exégèse. Avec Gaillot, on avait convenu que j'aurais une « mise à jour » de mes connaissances par un théologien, avec qui on parlait de l'actualité pour discuter théologie. Jacques Noyer m'a aussi demandé de venir tous les week-ends à Amiens participer à une paroisse, aider les prêtres, à la communication du diocèse... Après quatre ans, j'ai été ordonné diacre. Et prêtre un an plus tard. Si demain on ordonne des hommes mariés, il faudra s'appuyer sur la for-

mation qu'ils auront déjà. Prendre en compte les itinéraires. Ne pas ajouter une formation à une autre formation.

– À soixante ans, vous arrêtez votre vie professionnelle et vous partez au désert. Pourquoi ?

– D'abord, parce que je suis épuisé. J'ai envie de repos et de soleil. Avoir du temps pour prier, méditer, réfléchir. Je ne sais pas bien où se termine la prière et où commence la méditation... Pour moi, tout cela est imbriqué. J'ai envie de prendre le temps de lire, et de goûter au silence et à la solitude. Enfin, je veux écrire. J'ai rédigé trois ou quatre livres au désert. Cela a duré six ans, en commençant par construire ma maison dans une palmeraie, dans le grand sud marocain.

« À travers le prêtre, l'Église est pleinement solidaire des hommes. »

– Et puis, la société vous rattrape...

– Ici, à la paroisse parisienne de Saint-Merry, surgit un problème de succession. Les paroissiens viennent me voir au Maroc pour me demander de prendre le relais, de devenir leur curé. Ils proposent mon nom au cardinal, ce qui est très rare. Et il accepte. Je me suis dit, dès lors, que revenir à Paris valait le coup.

– Saint-Merry est une oasis par rapport aux paroisses classiques ?

– On s'y donne le droit de penser et de réfléchir, de s'interroger. On discute de l'évolution de la société, des couples homos, de la manière d'être père ou mère... dans une grande liberté. On a une expérience d'ouverture et d'accueil qui est fondamentale. Pas de jugement, mais d'abord écouter, accompagner. Depuis quarante ans, on réécrit ici toutes les prières eucharistiques. Et j'improvise tout à partir de l'actualité. C'est du travail. Mais au moins vous avez une parole où l'intelligence de Dieu s'articule dans celle du monde. Tous les ans, nous organisons aussi une Nuit sacrée où toutes les confessions chantent Dieu dans leur culture.

– Quel est l'avenir de paroisses comme celle-ci ?

– Mon expérience m'amène à me poser la question. Le noyau dur de cette paroisse est composé de gens qui, comme moi, avaient vingt ans en mai 68 et sont d'une certaine culture, d'une époque. Ils ont inventé des codes, vieillissent avec eux. Mais ce ne sont plus ceux de la société que les jeunes générations sont en train de construire. Il y a un fossé, auquel je suis très sensible. Les jeunes sont dans un autre air, un autre climat, une autre ambiance, un autre rapport. Si on veut leur parler, il faut les rejoindre là où ils sont. Il faut inventer autre chose.

– Ce n'est pas si facile...

– Cela suppose que l'Église se positionne autrement. Le pape François se décentre pour que son message soit entendu. C'est la raison pour laquelle je lui ai écrit cette lettre. Être prophétique aujourd'hui, c'est provoquer des événements qui suscitent la question du sens au cœur de la modernité. Sortons des églises, arrêtons de faire du culte pour le culte, ce que Jésus remettait déjà en cause. Allons à la rencontre des hommes, du débat de société sur ce qui fait l'humain, l'avenir de notre société. ■

Daniel DUGOU, *Lettre ouverte d'un curé au pape François*, Paris, Presses de la Renaissance, 2018. Prix : 11,60€. Via *L'appel* : -5% = 11,02€.

L'intégralité de cette interview est à lire sur le site internet de *L'appel* dans la rubrique « les plus de *L'appel* ».